



HON. EUGENE F. WARE.

Le nouveau commissaire des pensions que vient de nommer le président Roosevelt est connu de tous les Américains sous le pseudonyme de "Iron Quill" (Plume de Fer) le poète du Kansas, qu'il a pris parce que, a-t-il dit, cela fait tout à un avocat de laisser savoir qu'il bat sa femme ou qu'il écrit des vers.

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade, showing temperature readings for Du 6 mai 1902.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 6 mai. Indications pour la Louisiane: Temps orageux mercredi excepté beau dans la partie nord-ouest; beau jeudi; vents variables.

La Ville des Conventions.

C'en est fait; la Nouvelle-Orléans est bien décidément devenue la cité des conventions. Conventions religieuses, conventions politiques, conventions financières, conventions industrielles, conventions scientifiques, conventions artistiques, conventions littéraires, conventions d'hommes du Nord, du Sud, de l'Est, de l'Ouest-toutes prennent à l'œuvre notre cité de Croissant pour leur lieu favori de rendez-vous.

Les Exportations

AUX Etats-Unis.

Personne n'ignore que les Etats-Unis occupent la première place parmi les nations exportatrices du globe. Il y a longtemps qu'ils ont conquis ce rang; ils en sont fiers et tiennent à le conserver à tout prix; cela prouve que si grands consommateurs qu'ils soient — et ils le sont au premier degré, la vie y est plus large que partout ailleurs — leur production dépasse de beaucoup leur consommation. Cette situation bien nettement constatée leur tient tellement au cœur, et ils y sont si accoutumés; qu'ils considèrent comme une profonde humiliation de se voir relégués au second rang.

Aussi est-ce avec une vive anxiété que tous, hommes du Nord et hommes du Sud, hommes de l'Est et hommes de l'Ouest, nous avons appris dernièrement qu'il y avait eu un grand déficit dans nos exportations de l'an dernier. Il y a même eu, à cet égard, quelques protestations qui ressemblaient à de l'enfantillage, car, enfin, nous ne voyons pas bien clairement ce qu'il y aurait de mortifiant pour les Etats-Unis, la dernière venue des grandes puissances commerciales, à marcher de front pour les exportations avec la Grande-Bretagne et la France, leurs alliés de plusieurs siècles.

Il y a eu, cependant, et bien réellement, une baisse assez considérable dans les exportations des Etats-Unis. Cette baisse atteint le chiffre de \$38,681,000; mais elle a été provoquée par le déficit que l'on a constaté dans la récolte de maïs, déficit qui est le résultat des longues sécheresses de l'an dernier.

Mais l'avance des Etats-Unis était telle que, en dépit de déficit de plus de 59,000,000, nous tenons toujours la tête de colonne. La Grande-Bretagne même n'a pas pu reconquérir le premier rang qu'elle a perdu depuis longtemps. Voici les chiffres: Exportations de la Grande-Bretagne, \$1,019,466; exportations des Etats-Unis, \$1,062,433.

On voit que nous restons les premiers exportateurs du globe en dépit de nos malheureuses récoltes. Sur trente nations exportatrices, douze seules maintiennent un excédent des exportations sur les importations, et c'est l'Union américaine qui conserve la tête de colonne. Nous n'avons donc pas à nous inquiéter de cette baisse de nos exportations qui n'est que la conséquence forcée d'une sécheresse anormale.

INFIRMERIE TOURO.

28me Rapport Annuel.

Nous avons sous les yeux le vingt-huitième rapport annuel des travaux et bonnes œuvres de la Hebrew Benevolent Association et de l'Infirmerie Touro. C'est une grande et belle brochure, de plus de 200 pages, admirablement illustrée, mais sans faux luxe et se bornant à reproduire la gravure, avec une correction et une fidélité parfaites, les dessins extérieurs et intérieurs des différents édifices qui constituent cette institution sans rivale à la Nouvelle-Orléans.

LE COMTE-AMIRAL SERVAN

On vante beaucoup les institutions de charité des Israélites à la Nouvelle-Orléans. Il suffit de jeter un coup d'œil sur cette brochure et d'en parcourir même rapidement les pages pour se convaincre que l'on n'a rien dit de trop et que dans les louanges dont est l'objet cette population, on est presque toujours resté au dessous de la vérité.

On sait que le président est M. Nathan Schwartz et le Rév. I. L. Leucht, le vice-président. Le rapport particulier de ces deux hommes de bien donne une haute idée des bienfaits que nous devons à cette association, surtout celui du Rév. Leucht qui rend un compte exact des travaux et des œuvres du comité de secours dont il est le président et l'inspirateur.

Le bien, là, se fait sans distinction d'origine, de nationalité, de croyances, de classes, de professions ou de métiers. Il va sans dire que les donations en argent et en nature sont nombreuses et abondantes. Nous trouvons sur cette liste de bienfaiteurs les noms d'un grand nombre de nos négociants, de nos hommes d'affaires les plus en vue, notamment celui de M. Isidore Newman, qui vient de faire une magnifique don au Jewish Home.

Soutenue généralement, comme elle l'est, par des hommes opulents qui se font un devoir de secourir leurs semblables, l'infirmerie Touro est nécessairement riche. Elle dispose d'un capital qui dépasse \$189,000, et en fait un usage qui lui fait honneur.

Les dames elles-mêmes se sont mises de la partie; elles se sont constituées en société de couture, ce qui contribue considérablement à grossir les ressources de l'infirmerie. Mais c'est surtout aux infirmes et aux malades que l'infirmerie Touro a rendu d'éminents services, et nous regrettons vivement de ne pouvoir entrer ici dans les détails. Ils sont infinis.

Rapport de Lord Kitchener.

London, 6 mai.—Le rapport de Lord Kitchener, daté de Pretoria, hier, fait voir qu'on ne permet pas au mouvement de paix intérieur d'intervenir dans les opérations militaires, excepté lorsqu'il s'agit de permettre des meetings sans restrictions entre les chefs et leurs divers commandos.

Les pertes des Boers pendant la semaine comprennent 10 hommes tués et 123 prisonniers. Les colonnes du général Bruce Hamilton ont capturé 87 hommes sur le Heilbron, à la ligue de la Colonie de la Rivière Orange. Le colonel Erlender a recommencé ses opérations au nord du Transvaal, contre le commandant Beyers, dont les forces ont été considérablement réduites, et le général Jan Hamilton a balayé une vaste contrée à l'ouest de Klarkdorp, au sud-ouest du Transvaal.

LE COMTE-AMIRAL SERVAN

Depuis son arrivée à la Nouvelle-Orléans, le contre-amiral Servan n'a guère pu se soustraire aux nombreuses politesses que lui font la colonie française et notre population. En venant ici, il devait s'attendre à recevoir un chaleureux accueil, car quoiqu'en disent les gallophobes, la langue française est encore parlée à la Nouvelle-Orléans et il sera toujours, la population créole y étant trop nombreuse et la colonie française trop importante pour qu'il en soit autrement.

Peut-être, cependant, l'amiral nous quittera-t-il sans avoir eu l'occasion de faire la connaissance de quelques anciennes familles du pays où l'on parle la langue des ancêtres avec une pureté et une élégance qui l'éblouissent charmé. Les salons de l'ancienne aristocratie de la Nouvelle-Orléans sont fermés de nos jours; les familles qui, autrefois, tenaient le haut du pavé ont subi des revers de fortune qui les contraignent à se cantonner dans la pénombre.

Un neuf heures hier matin, l'amiral s'est rendu, en voiture, à l'Asile de la Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans. Il y a trouvé, qui l'attendait, M. M. Vergnole, président de la société, M. M. Clément Joubert, J. F. Lafont et plusieurs autres messieurs. M. Vergnole est un des membres les plus anciens et les plus justement estimés de la colonie. En sa qualité de président de la société, il a souhaité la bienvenue à l'amiral et l'a invité à visiter l'établissement.

L'amiral en admirant l'entretien, la propreté. Il a pu voir de quels soins, de quelle sollicitude y sont entourés les patients. Il a félicité M. Vergnole de la façon dont la société comprend et distribue la bienfaisance. Dans une des salles, il a vu deux de ses marins. Allant à eux, il leur a parlé avec cette douceur, cette paternelle bonté qui caractérisent les grands corps. Ces deux hommes, qui ont été internés à l'Asile dès leur arrivée en ville, ont la fièvre des marais; ils ont dit à leur supérieur qu'ils étaient en voie de rétablissement et étaient de la part de leurs compatriotes l'objet des soins les plus éclairés et les plus fraternels.

L'amiral, en quittant l'Asile, a été conduit à l'école de l'Union Française. Ici encore, il a été très heureux d'admirer une œuvre française. Professeurs et élèves se trouvaient réunis dans une vaste salle, quand le visiteur distingué s'est présenté accompagné de M. Clément Joubert, président de l'Union et de plusieurs messieurs du conseil d'administration. Trois fillettes ont dit successivement un petit compliment de circonstance à l'amiral dont l'émotion était visible.

Les marins ont le cœur ouvert à tous les sentiments généreux, et si le danger les laisse froids, le plus souvent les incidents du genre de celui d'hier les émeut, les attendrit toujours. Après avoir admiré cette école de filles, l'amiral s'est laissé conduire à une autre institution du même genre, l'école de garçons de la Société Française du 14 Juillet.

Tous les enfants étaient groupés dans la cour quand l'amiral s'est montré et leur salut de trois à quatre. L'amiral a visité la bâtisse, puis a été mené dans une salle de réception, où M. Lafont, président de la société, lui a adressé quelques paroles très heureusement trouvées et prononcées avec chaleur. L'amiral, esprit profond, observateur, n'a pas dissimulé la très grande satisfaction qu'il éprouvait à sentir en tout et partout la Nouvelle-Orléans l'honneur français. Il a félicité la colonie de ses louables initiatives et de son esprit de corps. Une colonie ne peut être quant à elle appréciée, ne peut exercer son influence qu'à la condition de se concrétiser, pour ainsi dire, de travailler avec cette entente, cette harmonie qui sont les assises de toute société durable.

UNE LETTRE

du Ministre de la Marine en France. Nous publions ci-dessous une lettre que vient de recevoir M. J. M. Vergnole, président de la Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans. Cette lettre fait grand honneur à notre Société.

Remerciements pour l'hospitalisation gratuite de malades de Duquoy-Trouin. Paris, le 3 avril 1902. Le Ministre de la Marine. A Monsieur le Président de la Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle, à la Nouvelle-Orléans. Monsieur le Président, Dans un rapport qu'il m'a adressé le 29 janvier dernier sur son séjour à la Nouvelle-Orléans, le Commandant du Duquoy-Trouin m'a rendu compte que la Société Française de Bienfaisance et d'Assistance mutuelle avait bien voulu admettre gratuitement dans son hôpital trois malades de ce bâtiment-école.

J'ai l'honneur de vous adresser tous mes remerciements pour les soins que votre Société a si généreusement fait donner à nos marins. J'ai d'ailleurs appris avec une réelle satisfaction, par la lecture du rapport du Capitaine de Vaisseau Heuette, l'action bienfaisante qu'exerce à la Nouvelle-Orléans l'œuvre que vous presidez. Recevez, Monsieur le Président, les assurances de ma considération très distinguée. DE LANNESAN.

AMUSEMENTS.

GRAND OPERA HOUSE. C'est Wm Faraway qui fait les frais de la semaine dramatique au Grand Opera House; il a de reste un excellent entourage, le troupe Baldwin-Melville, dont tous les amateurs apprécient hautement la valeur. Le 11 mai, en matinée première apparition à ce théâtre de la troupe lyrique de Boston qui nous promet plusieurs représentations de grands opéras et d'opéras comiques.

WEST END. Ce n'est plus dans nos théâtres de la ville que le public va chercher ses distractions, c'est au West End, sur les bords du Lac. Il est sûr d'y entendre de l'excellente musique brillamment exécutée par un orchestre d'élite conduit par un chef aussi savant qu'habile. Mentionnons aussi les chassonnaises fameuses de E. Atchison Ely et les scènes d'acrobatie de Kelly et Reno.

ST. CHARLES ORPHEUM.

Nos théâtres ferment l'an après l'autre. Deux seuls ont tenu bon jusqu'ici et restent encore ouverts, l'Orpheum, entr'autres, qui vient de commencer une brillante semaine avec un programme très varié, comme à l'ordinaire. Nous voyons figurer en tête, les deux Piccioni — elles sont huit, toutes françaises, toutes parisiennes, toutes ayant du talent. Leurs exercices athlétiques attirent la foule depuis avant-hier, et assurent des salles comblées jusqu'à la fin de la semaine.

L'ESPRIT DES AUTRES.

A la correctionnelle. — Vous êtes d'une brutalité révoltante envers votre malheureuse femme; vous la battez même la nuit. — Si on peut dire! je dors toujours les poings fermés. — Votre femme s'en aperçoit bien... Le lieutenant X... a un brosseur d'une nonchalance extraordinaire. — C'est désolant, je ne puis rien lui faire faire. — Dame! c'est peut-être une ordonnance de non-lien... Mort du représentant Salmon. Maristown, N. J., 6 mai.—Le représentant J. S. Salmon du quatrième district du New Jersey est mort subitement aujourd'hui à sa résidence de Booneton, d'une apoplexie. Il était âgé de 56 ans et remplissait son second terme au Congrès comme démocrate.

CE QUE DURE UN NAVIRE.

Une revue française vient de nous fournir des notes curieuses sur le degré de longévité que peuvent atteindre les navires: "D'après cette feuille spéciale, le plus ancien des navires du monde, serait le "Victory", vaisseau amiral, qui montait Nelson au combat de Trafalgar. Ce bâtiment a été mis à l'eau en 1763; il compte donc cent trente-cinq années d'existence. Il est vrai que, pour le conserver à la curiosité patriotique de nos voisins d'outre-Manche, l'amirauté anglaise a dû faire des sacrifices considérables.

"On a posé généralement comme terme exceptionnel d'existence d'un navire construit avec des matières de premier choix, l'âge de cent vingt ans. On cite pourtant le cas du baleinier "Cruelove", du port de Halle, trois-mâts-barge de 143 tonnes, dont la construction, à Philadelphie, remonte à 1743. A quatre-vingt-dix-sept ans, ce navire exceptionnel bravait encore les mers polaires. Puis il navigua dans la Baltique pendant une période de quarante-quatre ans. Et ce ne fut qu'après cent trente-neuf ans de service actif qu'il fut livré aux démolisseurs.

"Tout récemment, on a relevé 24 navires, sous pavillon anglais, âgés de plus de cent ans et 13 autres bâtiments tenant la mer depuis plus de soixante-cinq ans. "Mais il ne s'agit là que des navires à voiles. Il faut en chercher beaucoup pour les bateaux à vapeur. Leur durée moyenne n'exécède pas vingt-cinq ans. Le plus ancien bateau à vapeur est le bateau à saubes Sir-Charles-Ogley, de Halifax. Il a été construit en 1830.

"Le plus ancien navire à vapeur construit en fer est le "Cliff", de Cardiff, qui fut lancé en 1841 et reste encore affecté au trafic maritime. Buvez la "Sparkling Abita Water", \$1.50 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

Feuilleton

—DB—

L'Abelle de la N. O.

LA GRIFFE D'OR.

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Georges Maldague.

DEUXIEME PARTIE

LA PREVENUE.

VI

—Eh bien, cette idée me pour-

suit... Elle m'est entrée dans la tête et elle y reste cloquée avec la sensation tétrébrante, d'une blessure physique. —Quelle idée? —J'ai dans mon passé, dans ma jeunesse... avant mon mariage... une vilaine page. —Ah! M. Vallierier rouvrit la bouche la referma, hésita encore, puis se leva en repoussant, d'un mouvement nerveux, son fauteuil. —Oui, c'est mon seul, mon vrai remords... J'ai adoré ma femme, en me laissant aller de son vivant à des incartades qui ont pu la faire souffrir, je n'en suis pas autrement responsable que la majorité des hommes... Veuf, je l'ai sincèrement pleurée et si j'ai mené à un âge où j'aurais dû m'occuper, une vie de célibataire plutôt jeune, je ne crois pas encore être sorti de la généralité de ceux qui se seraient trouvés dans ma position. —Ma femme resta le souvenir le meilleur, le plus doux, surcélé de respect dont on ardeole celles qui furent des saintes. —"J'ai été le père attentif et tendre, le père chérissant son enfant, que je me retrouve aujourd'hui. —"Je fus le magistrat intègre... remplissant sa tâche, sans défaillance, sans animosité, inaccessible aux tentations que telle ou telle famille pour ignorer un des siens, qui la déshonorait ou n'éprouvant plus que la pitié su-

prême qui porte à sauver la chair de sa chair, faisait par un moyen ou un autre miroiter à mes yeux... —"Je n'ai jamais fléchi. —"Mais, je le répète... je le répète, monsieur de Tillière, dans ma jeunesse, pourtant ayant l'âge de la raison, l'âge de mesurer la portée de mes actes, j'ai commis une mauvaise action. Le procureur général, après quelques pas agités dans la pièce, était revenu à sa place. Il prononçait ces derniers mots, penché de nouveau vers celui qui l'écoutait, attentif et surpris. Le comte ne demanda point: —Laquelle? —L'aveu viendrait de lui-même. —"J'ai abandonné une pauvre fille devenue mère, pour me marier. M. de Tillière interrogea: —Dans quelles conditions? —"La encore j'ai une excuse... Je ne veux point me blanchir, l'aurais pu me livrer à des recherches que je me suis bien gardé de faire... Pourtant, le n'ai pas eu à me reprocher la séduction, les fausses promesses... —"Mais c'est une histoire qu'il me faut vous raconter, avec vous le temps de l'entendre? —"Oui, tout le temps possible. —"Eh bien donc, écoutez: —"J'avais été nommé substitut en Corse, à Ajaccio, où je me trouvais depuis six mois. —"Un soir, je revenais à cheval

d'une longue excursion comme on le fait dans ce pays, où l'on traverse des solitudes, avant de rencontrer un village. —"J'avais été conduire un ami à une résidence d'été à huit lieues d'Ajaccio, et voulant regagner la ville, par la fraîcheur de la nuit, je m'étais embarqué, sous des menaces d'orage. —"Il éclata formidable, comme ils éclatent dans les montagnes; je traversais un hameau, aux maisons éparées; arrivé devant la dernière, perchée à la pointe d'un rocher, ma monture dans le fracas du tonnerre, se cabra. —"La pluie, à la même minute, se mit à tomber avec une telle violence, que je ne pensai qu'à chercher un abri. —"En appelant, et tenant mon cheval par la bride, je gravis le chemin étroit qui menait au roc. —"Une porte s'était ouverte de laquelle sortait une lumière, éclairant moins mon chemin, que le feu du ciel. —"Une femme m'invita à entrer, et prenant la bride du cheval, le tira sous un appentis adossé à la maisonnette. —"J'étais chez Rosina Santos, la fille et la sœur de deux brigands fameux, — deux des habitants les plus estimés de la contrée, avant le drame qui les contraignit à se jeter dans la mer. —"et qui l'étaient toujours, considérés, au contraire, à présent, comme des héros. —"Rosina, fiancée fort jeune à

un voisin, avait vu son futur époux, attiré dans un guet-apens et tué par un rival jaloux. —"Trois mois à peine après, relâché faute de preuves, au moment où il revenait dans la demeure de ses parents, le meurtrier tombait percé de deux balles. —"Santos père et Santos fils, tirant en même temps, avaient, en vengeant le mort, vengé leur fille et leur sœur. —"Et cette dernière depuis deux ans restait seule dans la maison isolée, quand elle ne rejoignait pas les proscrits, pour vivre plus ou moins de temps avec eux de la vie sauvage de la montagne, de la vie traquée. —"Rosina était belle. —"Elle m'aima avec la passion certes, qu'elle n'avait point eue pour son fiancé; je me laissai prendre par la violence des caresses, obéissant du reste à un de ces entraînements comme je n'en eus pas pour d'autres. —"C'était le fruit sauvage, avec sa saveur et sa crudité. —"J'avais toutes les ardeurs de mes vingt-six ans. —"Je faisais une douzaine de lieues, aller et retour, pour passer quelques heures, chez la belle Corse. —"En un an, nous nous vîmes huit ou dix fois. —"Puis ma fougue s'atténa; l'hiver avec ses neiges, capotait longuement les rendez-vous. —"Je fus captivé, et autrement,

par une jeune fille, blonde et blanche, toute de distinction, de charme, de douceur... —"Je l'épousai au bout de quelques mois... Je n'avais pas revu, et ne devais pas revoir, Rosina Santos. Le comte de Tillière écoutait avec que attention intéressée. Il ne troubla pas le silence, qui garda encore un moment le narrateur. M. Vallierier sorti de ses réflexions, revint au fil de son histoire. —"Quand je sus que Rosina était mère, j'étais marié, et je quittais la Corse, nommé dans une ville du midi de la France. —"Longtemps, très longtemps après, j'y revins, en excursion, je me reposai par le hameau, je m'arrêtai devant la maison occupée maintenant par une nombreuse famille. —"On me dit ce que l'on savait de la fille des Santos. —"Elle accouchait d'un garçon et prenait complètement le maquis avec son père et son frère. —"On ne la voyait reparaitre que le jour où les deux proscrits, pour ne pas tomber entre les mains de la maréchaussée, tournaient contre eux-mêmes leurs fusils. —"Rosina vendait le petit bien qui constituait leur héritage, et s'en allait avec son fils, qu'elle avait appelé Jacques, comme moi. Cette fois, l'ancien procureur

général s'arrêta tout à fait. —"Ce fut le comte qui prit la parole: —"C'est là la faute que vous vous reprochez? —"Et celle dont je suis puni... Tandis que j'ai la légitime jouissance d'une enfance heureuse, devenant sans tard l'objectif de toutes les ambitions paternelles et maternelles, se voyait poussé vers la situation qu'il occupe aujourd'hui, le fils naturel, résultat du hasard, du caprice de quelques niais, trainant, qui sait, une enfance misérable, et est peut-être aujourd'hui un malheureux. —"Le voilà, la justice immanente, la justice qui vous attend à son heure... et je courbe devant elle la tête, et en voyant frappé celui qui n'en fait rien pour l'être, je puis que cette fesse, au-dessus de nous, que je ne nie pas... se montre aussi cruelle qu'elle peut l'être, en s'appesantissant sur l'être dont j'ai vu les premiers pas, qui s'est fait mon bonheur et mon orgueil de père, sur ce fils légitime, que poursuit la haine de "l'autre". —"La haine de "l'autre" répète le comte de Tillière. —"Le sais-je?... Je me demandais... Toutes les peurs me viennent. —"Ce serait pire qu'une peur... Ce serait un soupçon. —"Un soupçon, non. J'ignore tout... L'enfant a-t-il vécu, la mère vit-elle toujours?... Je n'en sais rien.